

La franche et douce lumière de l'île de vérité

Publié en 1967 aux éditions de La Renaissance du Livre à Bruxelles, *L'Île des pas perdus* est le quatrième roman de Jean Muno (1924-1988), qui compte alors parallèlement à son actif une dizaine de nouvelles et quelques pièces radiophoniques. Le ton mélancolique et désabusé de cette narration nous faisant partager les vacances estivales d'un couple et de ses deux enfants contraste avec la fantaisie du récit précédent de l'écrivain bruxellois, *L'homme qui s'efface* (1963). A disparu également l'humour à la Jacques Tati de ses deux premiers romans, où nous assistions aux aventures parfois franchement cocasses d'un jeune professeur d'histoire débutant. Or, il paraît tout aussi malaisé d'inscrire *L'Île des pas perdus* dans l'évolution ultérieure de la production fictionnelle de Jean Muno, comme prémisse de l'explosion verbale de *Ripple-marks* (1976), ou de la veine fantastique des *Histoires singulières* (1979), ou

encore de la pétillante autofiction tellement belge *Histoire exécrationnelle d'un héros brabançon* (1982). Sans doute le caractère particulier de *L'Île des pas perdus* constitue-t-il une des raisons pour lesquelles ce roman tissé d'éléments autobiographiques est si souvent omis dans les présentations de l'œuvre munolienne et il n'avait jamais reçu, jusqu'à aujourd'hui, le privilège d'une réédition.

Cependant, cette « Fugue en Ré », ainsi qu'avait pensé l'intituler l'auteur, du nom de la maisonnette louée par le protagoniste Paul et les siens sur l'Île de Ré, représente une mélodie en ré mineur aux troublantes résonances dans la mémoire du lecteur. Comme au fil de ce « rêve familial », « ce rêve étrange et pénétrant » qui hantait le poète Verlaine en quête d'une osmose avec la femme anonyme forgée en un idéal d'empathie, nous voilà emportés par la « vision étrange et familière » qu'évoque Paul dès la troisième page de la narration. Celle de l'ami fantôme, l'ami imaginaire de son enfance, grâce auquel briser sa solitude foncière, tenace, même pendant ses vacances en famille. Pourquoi l'île de villégiature, éblouissante de blancheur, devient-elle le lieu de ces « pas perdus » en direction de l'autre, que ce soit à la recherche des souvenirs du père de Paul, ou en voulant jouer naïvement — selon une contrefaçon de l'enfance — au complice du

fugitif contre les gendarmes ? Nostalgie du « lent et soyeux déchirement de la tendresse » qui nous ronge...

C'est précisément sur l'Île de Ré, où il passe ses vacances de manière répétée à Ars-en-Ré, de 1962 à 1964, que Jean Muno a commencé à rédiger son roman, dans cette proximité maritime qu'il appréciait tant, lui qui acquerra en 1976 un appartement à Westende, sur la côte belge. Mais la narration nous transporte, en alternance avec la description du séjour familial de Paul au bord de la mer, à quelque huit cents kilomètres de là, auprès du père du personnage principal, M. Rigaud, resté en ville et bientôt obligé de s'aliter à l'insu de Paul. La distance rigide des rapports entre le père autoritaire et son fils — patente dans l'usage constant de l'abréviation M. de « Monsieur » devant un patronyme écho de « rigueur » bien plus que de « rigolo » — trouve sa correspondance dans cet éloignement spatial devenu insurmontable. Symbole d'autant plus fort que, dans les années soixante où paraît ce roman, n'existait pas encore l'harmonieuse courbe du pont vers La Rochelle, pour relier au continent l'île pittoresque convoitée par les touristes.

Si l'on ne trouve pas dans *L'Île des pas perdus* cette légèreté souriante qui teinte la plus grande partie de l'œuvre munolienne, cette arabesque

de l'ironie si appropriée pour peindre la grisaille médiocre de l'univers quotidien, on y reconnaît la figure protagoniste du petit homme seul caractéristique des narrations de l'écrivain belge. Voici le fil d'Ariane qui rattache cette fiction à la trajectoire de Jean Muno, ne l'éloigne finalement pas tellement du roman précédent, *L'Hipparion* (1962). Comme ses homologues des narrations qui succèdent à la pièce matrice, *Un petit homme seul* (1950), Paul observe avec un recul critique le monde petit-bourgeois environnant dont il fait lui aussi partie. Toutefois, sans doute son sentiment d'exclusion, son écœurement — terme récurrent dans le récit — sont-ils majeurs ici. Et la révolte larvée de ce personnage pudique et taciturne ne se manifeste pas seulement par cet « irréductible épi » qui se dresse au milieu de ses cheveux, « séquelle de la raie niaise dont on l'avait marqué dans l'enfance ».

Mais n'en disons pas davantage et laissons le lecteur savourer l'art subtil de Jean Muno de semer ses narrations d'autant d'indices faussement anodins, afin de transfigurer le quotidien et de se baigner, de *nous* plonger dans « la franche et douce lumière de l'île de vérité... ».

Isabelle Moreels

« Comme souvent il arrive, les hasards combinés font que les êtres les plus nécessairement appariés de souffle et de caractère, non pas se désunissent mais se séparent sans laisser de poursuivre la fugue, de loin, autre part, dans l'espace physique sinon dans le temps et la mesure. »

Franz Hellens

PREMIÈRE PARTIE

Le rendez-vous

I

Bientôt, ce fut leur tour de partir.

Comme un petit château délaissé, bien sage au bord du chemin de tous les jours, la maison resta seule, un peu mélancolique, pleine d'habitudes endormies derrière ses volets soigneusement clos.

Leur route longeant la Loire, ils revirent Chambord, que les touristes assiégeaient. La visite les laissa presque déçus. Dans leur souvenir, c'était un rêve de pierre perdu dans la solitude des bois... En vérité, ils étaient surtout impatients d'arriver au terme de leur randonnée : cette petite plage inconnue, au bout d'une île où ils avaient déjà des souvenirs.

Les paysages ne glissent plus aux flancs de la voiture. Tout est immobile, c'est presque le silence. Une vaste plate-forme de rochers roux s'abaisse en pente douce vers une crique de sable qui scintille là-bas, délicatement ourlée d'écume. Un vaste amphithéâtre qui aurait pour scène la mer. On aperçoit au loin les côtes brumeuses de Vendée.

Suzanne est étendue, les yeux clos. Elle porte le maillot bleu de roi, choisi longuement parmi vingt autres pour ses vertus amincissantes. Elle attend avec confiance le hâle qui la rajeunira, le temps d'une saison. À quelques mètres d'elle, ni loin ni près, Paul est assis sur un rocher. Il regarde la mer, la scène vide. À côté de lui, le journal dont il n'a lu que les grands titres.

On dirait que le moteur presque silencieux du temps vient juste de s'arrêter. Pierre et Martine qui jouaient à grands cris dans l'anse de sable rose, restent penchés l'un vers l'autre, par-dessus la bichette dégoulinante. Immobiles dans un paysage immobile : la première photo des vacances.

Pour se hisser au sommet de la dune, Paul a dû s'aider des mains. Dix longs mois sédentaires ont

rendu son corps morose. Il s'étire dans la brise qui vient du large, il respire à fond, savourant l'air un peu poivré ; puis il se met à suivre une piste à peine marquée parmi de hautes herbes à tête duveteuse. À deux cents mètres devant lui, quelques pans de murs gardent la crête, comme des remparts en ruine.

La côte blonde dessine une courbe féminine. La mer clapote au flanc de l'île mollement allongée dans les eaux tièdes. Ici ou là émergent de grands rochers roux que veille la colonne blanche d'un phare.

Paul s'arrête devant les ruines. Les vacances sont restées pour lui le temps des songeries, des impressions rares, des situations imaginaires. Il en est ainsi depuis l'enfance. En ce moment, adossé contre le mur, il se voit, il se sent naufragé, seul depuis longtemps sur une île perdue. Mais l'île se métamorphose, devient la terrasse immense d'un Chambord englouti, et cette image suffit à faire d'un rêve d'enfant une songerie mélancolique d'homme mûr. Sous la mer, il y a le parc, les forêts, mille chasses noyées ; il y a cet immense vaisseau de pierres blanches conçu pour les impertinences de la jeunesse et de l'amour, quatre cents pièces

pleines d'une eau froide, terriblement pure, d'un vert profond. Et seul, comme le gardien du phare, il est seul à se souvenir encore.

Vision étrange et familière, obstinément la même, au fond, depuis l'enfance... Paul a grandi à l'étroit, entre son père et sa mère, comme entre les deux tours d'une petite forteresse orgueilleuse : les Rigaud. L'été venu, on levait le pont-levis, on allait s'enterrer dans un trou des Ardennes afin de ne plus voir personne. Le père dessinait, la mère s'absorbait dans de gros livres, chacun à ses chimères, complices dans le silence et l'isolement. Paul jouait avec un ami imaginaire, auquel il avait inventé un nom, et qui lui parlait. Les vacances finies, il quittait ce fantôme au bord d'un ruisseau, à la clôture d'un pré, n'importe où ; mais la tristesse restait avec lui, bien réelle, longue à passer...

Vision étrange et familière, elle l'attendait, fidèle, dès le seuil des vacances, pour signifier que la saison du rêve, une fois encore, était revenue. La saison du rêve, qui donne le présent en pâture aux souvenirs, aux regrets inavoués, au doux ennui d'attendre ce qui ne viendra pas, ne viendra plus, viendra peut-être. C'est toujours la même eau qui s'épanche. Elle coule de cette source, cachée au

fond de son enfance, de cette blessure qui ne peut plus tarir... Suzanne est couchée sur le sable, les enfants jouent dans la petite crique ; il est assis au pied du mur ruiné. Comme autrefois, du temps des Ardennes, chacun s'est retiré dans sa tour d'angle. Paul attend l'ami fantôme.